

# Un entretien avec... STAN GOLESTAN

Pour celui qui s'est donné la tâche de l'interviewer, la gent musicale finit vite par se départager en deux : les musiciens insaisissables — et les autres.

Cet exorde, me dites-vous, pour Stan Golestan dont on signale à 50 0/0 des auditions, récitals ou concerts, la crinière romantique ou le feutre auquel ne manque qu'un panache ? Eh oui ! Telle est la complexité de la vie et la malice des choses qu'il me fallut, pour l'atteindre, organiser une embuscade entre deux portes matelassées...

— Haut les mains !

Pour toute réponse, Stan Golestan m'entendit une et poussa de l'autre une des portes susdites.

Le cadre n'était pas sans quelque solennité : un vaste salon en rotonde au milieu duquel un Figaro à la belle jambe — « Figaro-ci, Figaro-là » — pince la guitare des sérénades. Dehors, dans un brouillard de crépuscule, le torrent de Paris : ce salon est celui du plus parisien des quotidiens parisiens.

Or, Stan Golestan, qui est compositeur et folkloriste est aussi critique musical.. Et puisque me voici enfin dans la place même où il opère, n'est-il pas tout naturel d'interroger avant tout le critique ?

— Voyons, des critiques... pardon : de la critique, que pensez-vous ?

— *De la critique, j'en vends ! Voilà ce qui me donne le droit d'en dire tout le mal que j'en pense. Et j'en pense beaucoup ! La critique (qui donc disait « au cri de perroquet » ?), la critique n'est pas une profession ; ce n'est pas un art ; ce n'est pas...*

— Arrêtez que je note. Et, le temps d'affûter mon crayon, vous allez me permettre (toujours l'ambiance : il n'y a pas si loin de Beaumarchais à Voltaire), vous allez me permettre, dis-je, de vous rappeler une phrase du vieil Arouet qui, lui aussi cependant, mania la fêrule du Zoïle plus qu'à son tour : « Les peuples civilisés, dit-il à peu près, ont des critiques professionnels comme, sur les marchés, des vétérinaires pour savoir si les animaux qu'on y amène ne sont point malades... »

— *A peu près ça ! Seulement voilà : ces humbles et utiles fonctionnaires peuvent au moins prévenir quelques épidémies. La critique, elle, n'a jamais empêché une œuvre d'art de prendre sa place...*

— Peut-être a-t-elle hâté parfois le jour où elle l'a prise ?...

— *Pas même ! Une belle chose a le temps pour elle. Or, le temps, c'est ce qui manque à l'interprète, au chanteur, au virtuose, ces prolétaires de la musique. Ainsi est-ce eux qu'il faut aider, défendre, soutenir. Tâche ingrate, croyez-moi, à laquelle je me dévoue du mieux que je peux. Et je ne regrette même pas, vis-à-vis d'eux, une indulgence que certains m'ont, parfois, un peu reprochée...*

— Pourtant ne croyez-vous pas que c'est là aggraver l'embouteillage actuel de la musique ?

— *Evidemment, Paul Dukas, un grand maître bien placé pour le savoir, me faisait remarquer, l'autre jour, que jamais l'affluence n'a été telle partout où s'enseigne l'inenseignable musique.*

— Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

— *Peu de maîtres, et beaucoup d'apprentis médiocrement sorciers ! Ceux qui sortiront de là seront, en tout cas, « trempés sept fois ». Tant mieux. Nous traversons évidemment une période trouble et troublée. Crise matérielle. Crise morale aussi. Ma génération avait un grand idéal. On la moquait de porter les cheveux longs et la lavallière à la diable, comme les bohèmes de Louise qui voulaient être des dieux. Cela tournait parfois à la*



STAN GOLESTAN

*grimace : tout le monde aspirait à ressembler au dieu Beethoven. Ah ! nous n'étions pas arrivistes, en ce temps-là, je vous assure. Mais depuis la guerre, nous avons eu les ravages de l'ingénuité, de l'autodidactisme... Le primaire fut roi, un instant. N'importe qui voulut être « lui-même », là, tout de suite. Et voyez : cela n'est même pas sans troubler certains illustres compositeurs de plus de cinquante ans : vous pensez aux mêmes noms que moi. Quelle tragédie intérieure pour ceux-là ! Il est vrai qu'une réaction se dessine maintenant parmi les « moins de trente ans ». Sans cesser de croire à la simplicité, ils commencent à reconsidérer la musique comme une exigeante déesse qui réclame un don total de soi — cœur compris.*

— Et ces vœux de pauvreté, d'humilité, d'obéissance qu'elle exige, ces vœux vous les avez sans doute prononcés tout jeune ?...

— Au siècle dernier, bien entendu. En fait de musique, mon enfance n'en fut cependant pas gâtée. A Valsui, dans la région montagneuse du Nord de la Moldavie, on n'en connaissait qu'une seule : la musique militaire ; une seule, la chanson populaire exceptée. Mais ceci est une autre histoire et si belle ! Je vins en France à seize ans. J'y fus, après Kiriac, le premier élève roumain de d'Indy. Depuis, je n'ai point cessé d'écrire. Mais, mon Dieu, vous trouverez cela aux catalogues de mes éditeurs (1) et aux programmes de quelques concerts dominicaux. Et j'aurais tort de me plaindre : une de mes premières Rapsodies Roumaines figurera à cinq concerts symphoniques parisiens, cet hiver... sans vous parler de la province, de l'étranger et des concerts de T. S. F.

— Eloquence du chiffre ! Avez-vous eu quelque difficulté à « percer » en France ?

— Aucune... Avec beaucoup de patience, et du labeur... J'avais déposé chez Chevillard en 1908 ou 1909 une symphonie. Il ne s'aperçut qu'elle existait qu'en 1913 — et me la joua en 1914 ! Voici cependant sur mes « débuts » une minuscule anecdote. C'était vers 1902 ou 1903. Il y avait alors dans la salle Humbert de Romans, là-bas, vers la place Victor-Hugo, certain sympathique petit concert populaire : les Concerts Le Rey. Nous avions, quelques amis et moi (c'étaient... attendez : Carolus Duran fils, Albert Doyen, M. Le Boucher, Berthelin...), l'ambition démesurée de nous y faire jouer. Ainsi avais-je déposé, chez le Qui-de-Droit, une Rapsodie Roumaine disparue depuis. Or, je me la vis rendre avec les politesses d'usage : « — C'est plein de qualités, mon ami, plein de promesses... Mais voilà ! Ça dépasse nos moyens ! » — « Si, au moins, dis-je, vous aviez parcouru ma partition avant de m'en dire ça... » — « Comment ? » fait-il. — « Eh oui ! voyez plutôt : ces deux pages sont toujours collées au papier de cigarette, et ces deux-ci... ». Il ne me répondit rien, mais me tendit la baguette. — « Soit, dirigez... », me dit-il. Je passai un méchant quart d'heure parce que je suis aussi peu que possible chef d'orchestre. Mais, le dimanche suivant, ma petite chose réussit...

— Ainsi, tout finit-il par des chansons, voire par des doïnes.

— C'est cela même, cher ami. Et vous voilà satisfait, cœur à l'aise et carnet plein. Seulement, ne m'en faites pas dire plus que je n'en ai dit...

— Mais qui vous a donc dit que j'étais satisfait ? J'y suis. J'y reste. Et je réclame l'autre histoire, la plus belle...

— Alors ! tant pis pour vous. Et tant mieux pour moi. Somme toute, publiez-là mon « histoire » ; j'y tiens plus qu'à tout le reste.

— Je vous écoute.

— Il y avait donc une fois un petit peuple qui n'avait pas de musique, j'entends de musique savante. Car sans aucune musique, pourrait-on vivre ? Et celle qu'il lui fallait pour « vivre » était peut-être bien la plus riche du monde. Celle-là était gardée dans la mémoire de troubadours errants, de tziganes, de « laoutars » comme nous disons. Pensez donc : il n'y a guère plus de trois quarts de siècle, ces « laoutars » étaient encore esclaves. Leur musique, ils ne la vendaient point : ils la donnaient, et avec une prodigalité magnifique. Y avait-il une noce, un baptême ou quelque fête dans laquelle on voulût se sentir en communion avec les siens, vivants ou morts, on les invitait. Une cobza, un violon, un cymbalon et une voix, une belle voix tour à tour fiévreuse et mélancolique : voilà qui leur suffisait pour que revive, dans les « colindes » et les « doïnes », toute l'histoire, toute l'épopée de ce petit peuple — et aussi sa vie la plus quotidienne : ses travaux des champs,

(1) 1<sup>re</sup> Rapsodie roumaine pour orchestre ; Thème, Variations et Danses (pour piano) ; Sonate (violon et piano) ; Dix Chansons populaires roumaines ; Mélodies pour chant et orchestre ; Pièces pour instruments divers ; Premier Quatuor à cordes ; Doïnes et Chansons ; Sonatine (flûte et piano) ; Eglogue (pour clarinette) ; Arioso et Allegro de concert (pour alto et piano) ; Pièces diverses (pour violon, piano, chant et piano). En disque : Quatuor en la <sup>b</sup> majeur.

ses amours... J'ai eu la chance exceptionnelle, lors d'un voyage là-bas, où m'invitait la reine Carmen Sylva, de connaître un des derniers, un des plus fameux « laoutars » : Pépéa Cretzoul Choelan. L'homme déjà était admirable, avec son regard de flamme, sous sa tignasse indomptée. Il avait alors 74 ans. Il connaissait, par cœur, 20.000 vers : vingt mille, vous entendez bien ! Comment voulez-vous qu'on échappe à l'envoûtement d'un pareil folklore, qui suffit à vous rendre la patrie présente ? Mes Doïnes et Chansons sortent de là. Et c'est par là seulement que nous pouvons être nous-mêmes. Enesco qui est, tout à la fois, mon compatriote — il est né, comme moi, en Moldavie septentrionale — et un très grand compositeur, un compositeur génial, Enesco se sentit attiré quelque temps, au début de sa carrière, par le néo-classicisme allemand : il nous revient, à présent, avec son admirable Troisième Sonate pour violon et piano (en la mineur). On nous considère souvent, lui et moi, comme les deux « parrains » de l'Ecole Roumaine. Et, après tout, je n'ai rien voulu autre chose que greffer notre bourgeois roumain sur le grand arbre de l'art français, de l'art latin. Et la greffe a pris ! Dites-vous qu'au temps de notre enfance il n'y avait, pour toute éducation musicale, que quatre concerts par an à Bucarest : ils alternaient avec... les courses hippiques à la Bâneasa ! On applaudissait, un dimanche de printemps, la Pastorale. Et on allait, le dimanche suivant, jouer placégagnant à la campagne. Or, la Filarmonica est maintenant célèbre : les plus grands chefs du monde ont paru à son orchestre. Actuellement, c'est G. Georgesco qui en assure les destinées, et nous voulons faire confiance à ce talent éprouvé en espérant qu'il réservera dans l'avenir un meilleur accueil aux efforts des musiciens roumains de là-bas Alfred Alessandresco, autre capelmeister de grande classe, est en plus un compositeur distingué. Avec Nona Otesco, directeur du Conservatoire, ils sont les infatigables propagateurs de la musique française en Roumanie. Parmi ceux qui viennent — mais vous le connaissez trop bien pour que je vous en parle, vous qui êtes le confesseur de la jeune musique à Paris ! — : Marcel Mihalovici, une vraie nature de musicien et un parfait indépendant. Au pays, Jora et Rogalsky, remarquables compositeurs, sont deux apôtres infatigables de la diffusion à la T. S. F. de la musique roumaine — et française (nous ne les séparons point l'une de l'autre !) ; — Constantin Brailöi, que j'ai appelé le de Bréville roumain, continue son œuvre de folkloriste. D. Cuclin est une personnalité marquante, et dans tous les sens : philosophie, esthétique, composition. Il a beaucoup écrit. On le joue peu ! Mais qu'est-ce que ça fait ? On le jouera : l'avenir lui appartient. Et puis, il y a Andrico ; il y a Nottara, l'auteur d'un beau ballet intitulé Iris ; il y a Enacovicé ; il y a L. Klaffer, élève de P. Dukas, le plus récent Prix National Enesco, une nature exceptionnelle. Et je n'ai pas tout dit, ni cité tout le monde, croyez-moi bien !

A la vérité, Stan Golestan, debout, animé comme le « laoutar » dont il me montrait l'image, a mis une flamme toute juvénile à me présenter la cohorte des musiciens, la famille des jeunes musiciens dont il ne veut pas être le « père spirituel » — mais seulement « le frère aîné »...

— Un grand frère, c'est cela !... Rien de plus. Et puisque vous me rappelez tantôt qu'il n'y a pas si loin de Beaumarchais au vieux Voltaire, veuillez donc que je vous rappelle à mon tour et que je fasse mien un mot de lui : « J'ai fait un peu de bien, Monsieur, c'est mon meilleur ouvrage ! »

**JOSE BRUYR.**